

# Encore le télégraphe transatlantique

Autor(en): **Cuénoud, S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 39

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176714>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

*Paraissant tous les Samedis*

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

**PRIX DE L'ABONNEMENT** (franc de port) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

**Tarif pour les annonces :** 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### Encore le télégraphe transatlantique.

Avouons un peu que nous sommes loin, nous Vaudois, de posséder la persévérance et l'esprit de suite dans les entreprises qui caractérisent les Anglais. Figurez-vous qu'après avoir dépensé des millions pour établir un câble télégraphique entre l'Irlande et Terre-Neuve, entre l'Ancien et le Nouveau-Monde, ils ont vu leur entreprise échouer; quelques dépêches, dont les dernières ont été transmises avec une extrême lenteur, voilà tout ce qu'a produit cet immense travail sur lequel on avait fondé tant d'espérances. Vous pensez probablement qu'après ce fiasco, les capitalistes et les ingénieurs anglais ont juré qu'on ne les y prendrait plus, ... pas le moins du monde. Ils ont repris leurs travaux, ils ont recherché les causes de l'insuccès de la première entreprise, et aujourd'hui ils sont prêts à recommencer. La même compagnie qui s'était chargée, il y a cinq ou six ans, de l'établissement d'une communication télégraphique entre l'Europe et l'Amérique, se reconstitue aujourd'hui, au capital de 15 millions, avec l'espoir de mieux réussir qu'à la première fois; et puis, s'il arrivait que cette entreprise colossale dût encore échouer, je ne voudrais pas affirmer que les mêmes hommes ne se remissent plus courageusement encore à l'ouvrage jusqu'à ce que leurs efforts fussent couronnés d'un plein succès. — « *Tant qu'à traï fu bon,* » dit-on dans notre patois. — Espérons toutefois qu'il n'y aura pas besoin d'aller jusque là, et que les matériaux scientifiques recueillis depuis 1858 sont suffisants pour donner toute garantie de succès à la nouvelle tentative.

Il faut remonter en 1859 pour trouver les premiers essais de télégraphie sous-marine; ils eurent lieu entre divers points assez rapprochés des côtes d'Angleterre et réussirent complètement. En 1851, les communications étaient établies entre la France et l'Angleterre par un câble jeté entre Calais et Douvres, puis on relia l'Angleterre à l'Irlande et à la Belgique, la France à la Corse, puis à l'Algérie, et un grand nombre de lignes télégraphiques sous-marines furent établies en Amérique. Tout allait bien, et l'idée de trans-

mettre les idées entre les deux mondes avec la rapidité de l'éclair devait se présenter tout naturellement. On se mit à l'œuvre, on posa entre les deux points les plus rapprochés des côtes d'Irlande et de Terre-Neuve un câble de 4000 lieues de longueur (la distance horizontale des deux stations est de 650 lieues environ), et le 5 août 1858, la reine Victoria et le président Buchanan échangeaient entre eux des dépêches où l'on se félicitait réciproquement de la réussite de la grande entreprise. Les jours suivants, la transmission devint irrégulière, et, un mois plus tard, toutes les communications furent interrompues.

Nous ne pouvons entrer ici dans beaucoup de détails sur la construction du câble et les causes qui ont probablement amené l'insuccès de l'entreprise. Nos lecteurs trouveront à ce sujet des renseignements très-curieux et très-complets dans l'*Année scientifique* de Figuiet, année 1859, et dans un travail intéressant de notre compatriote, M. Cauderay, intitulé : *Le télégraphe entre l'Ancien Monde et le Nouveau*. Qu'il nous suffise de dire que le câble était composé d'un faisceau de fils de cuivre, servant à la transmission du courant; que ce faisceau était isolé de l'eau de la mer par une enveloppe de gutta-percha que l'on protégeait contre les chocs au moyen d'une armure formée de fils de fer enroulés en hélice. Ce câble reposait sur le fond sur une grande étendue, mais, en plusieurs points, il était suspendu, d'un rocher à un autre, en prenant une courbure très-prononcée. La couche isolante de gutta-percha ne mettait pas complètement le conducteur de cuivre à l'abri de l'eau, car, sous l'énorme pression à laquelle le câble se trouvait soumis, l'eau pouvait pénétrer dans l'intérieur; c'est probablement ce qui explique ce fait que le courant a pu être transmis pendant quelques jours, alors que son conducteur était encore isolé, et qu'il s'est perdu dans l'Océan quand l'eau a pu pénétrer dans toutes les parties du câble. Des courants électriques secondaires ont dû prendre naissance par la communication du cuivre avec son enveloppe de fer dans un bain d'eau salée, et ces courants, dont on constate l'existence sur des câbles sous-marins de peu de longueur, mais qui ne pré-

sentent pas dans ce cas une grande importance, ont dû contrarier le courant principal quand ils ont pu se produire dans tout le parcours d'un fil de mille lieues d'étendue.

Aujourd'hui, on croit être parvenu à rendre la gutta-percha dix fois plus isolante, et l'on veut remplacer l'armure en fil de fer par une enveloppe de filin de chanvre goudronné; de nombreux essais, exécutés en Angleterre, par un savant physicien, M. Varley, et sous les yeux de MM. Faubaim, Wheasstone, dont les travaux ont rendu les noms universels, permettent d'espérer que le nouveau câble qui va être construit échappera aux inconvénients de son prédécesseur. M. Varley estime à 12 ou 16 le nombre de mots que le câble pourra transmettre par minute; en 1858, ce nombre ne dépassait guère 4 ou 5 et restait fréquemment au-dessous.

Pendant que les gouvernements anglais et américain font leurs efforts pour arriver à une bonne solution de la transmission des dépêches au travers de l'Océan, le gouvernement français cherche aussi à parvenir au même résultat, mais en choisissant un chemin différent; il voudrait diriger le câble d'Espagne au cap Vert, en suivant les côtes de l'Afrique, pour de là traverser l'Océan vers le Brésil; la ligne télégraphique se redresserait alors vers l'Amérique du Nord en touchant les Antilles. Cette ligne, plus longue que la précédente, aurait l'avantage de permettre le fractionnement du câble en plusieurs parties, chacune moins longue que celui qui devrait relier l'Irlande à Terre-Neuve. On a parlé aussi de continuer le réseau télégraphique européen en dirigeant une ligne par Moscou, le nord de la Sibérie, le détroit de Behring et l'Amérique russe; on aurait ainsi une ligne terrestre, mais qui aurait à traverser des contrées peu habitées, soumises à des hivers rigoureux; l'entretien du fil serait probablement fort difficile. On a proposé encore... mais si nous voulions énumérer tout ce que l'on a proposé, nous n'en finirions pas!

S. CUÉNOUD.

### L'humanité à travers les âges.

V.

Lorsque le Créateur veut exécuter une grande œuvre, il y procède avec une majestueuse lenteur. L'oiseau et l'insecte sont formés en peu de temps. Il faut quatre ans pour un cheval; quatorze ans pour une fille, vingt et un pour un homme. Pour l'humanité, il faut des siècles qui, à leur tour, seront à peine des secondes vis-à-vis de l'éternité. — La pensée grecque posa d'abord Jupiter Olympien, aidé de la lumière Apollon, de la sagesse Minerve, vainqueurs des Titans, qui sont un souvenir mêlé des anges rebelles et de la tour de Babylone. Homère, le poète national par excellence, pose toute cette histoire dans ses deux grands poèmes l'Iliade et l'Odyssée, puis vient tout un travail

d'organisation et de luttes pour former le peuple qui doit faire progresser la doctrine. Enfin, Darius, roi de Perse, par un caprice providentiel, veut venger la ruine de Troye. Il vient avec des forces écrasantes pour réduire la Grèce en un désert et emmener les Grecs esclaves. Les victoires de Marathon, Platée et Salamine, répondirent aux Perses, comme plus tard Morgarten, Sempach, Grandson répondirent aux ennemis de la Suisse. Cette guerre et ces victoires ramenaient la poésie et les souvenirs de la guerre de Troye, mais ce ne sera plus simplement un poème chanté de ville en ville par des rapsodes ambulants, ce sera une représentation publique des hauts faits de l'histoire nationale. Le théâtre d'Athènes n'avait point de toit: des milliers de spectateurs étaient assis sur les gradins d'un vaste amphithéâtre; la mer, les montagnes, théâtre même des exploits que l'on célébrait, formaient le décor imposant, naturel, outre les décors de la scène; le héros principal, c'était le peuple lui-même qui maintenant était spectateur. Les noms des chefs étaient connus et vénérés, l'intérêt était dans tous les cœurs, l'assemblée palpait toute entière sous les émotions patriotiques et religieuses qui abondaient dans la pièce.

Le théâtre grec fut donc l'œuvre de la nation; les faits étaient connus; le peuple était sévère sur les expressions et les idées des auteurs.

Nous emprunterons quelques exemples à M. Souvestre.

« Après la ruine de Milet par Darius, un auteur tragique, Phrynicus, ayant représenté sur le théâtre ce grand désastre, arracha des larmes à trente mille spectateurs; mais il fut condamné à une amende *pour avoir fait un jeu littéraire des malheurs de la patrie!* — Euripide, dans une de ses pièces, faisait dire à Bellérophon: *Les richesses sont le souverain bien, et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des hommes et des dieux.* Tous les spectateurs se récrièrent, voulurent interrompre la scène, et le poète dut venir sur le théâtre annoncer qu'au dénouement l'admirateur des richesses serait puni. »

Tel est le théâtre sur lequel doivent se discuter les principes religieux et philosophiques de la Grèce, en attendant Socrate et Platon. Il fallait toutes ces explications pour faire comprendre ce qui va suivre.

(La suite au prochain numéro).

J. Z.

### La demoiselle.

Il faudrait être bien peu galant pour accepter la responsabilité de l'article que voici. Nous l'offrons à nos lecteurs, moins comme un portrait ou une appréciation exacte que comme une boutade due sans doute à la mauvaise humeur de quelque prétendant éconduit.

La demoiselle est une créature essentiellement fallacieuse, complexe et mystérieuse, une sorte de Protée, de caméléon, un être tout à la fois rusé et naïf, ti-